

Congrès OIEC

1^{er} décembre 2023

LA LIBERTE DE CROIRE ET L'ART DE VIVRE ENSEMBLE

Je souhaite d'abord attirer votre attention sur la distinction entre deux mots : espoir et espérance.

L'espoir, c'est ce que je bâtis à partir du présent, ce qu'à partir de mon présent je souhaite voir réaliser, ce que je projette dans l'avenir. L'espoir, c'est ce que j'essaie de faire en regardant mon présent et en essayant d'envisager à partir de là le futur.

L'espérance, théologiquement, c'est autre chose. C'est, à partir de l'avenir, de la fin, regarder mon présent et infléchir la façon dont je vis pour m'accorder à la fin. C'est l'épître aux Hébreux qui l'enseigne. La foi nous ancre, comme une ancre marine, dans l'espérance de la fin des temps, du Royaume. Et c'est à partir de l'avenir, cette fois-ci dans le sens inverse, que je regarde mon présent et que j'essaie de corriger en lui ce qui doit l'être.

Donner de l'espoir, ce serait juste donner des projets. Donner de l'espérance, c'est donner une assurance qu'un jour viendra où tout sera réalisé et en déduire ce que je fais faire aujourd'hui. L'espérance, d'un point de vue théologique, n'est pas quelque chose à quoi je réfléchis à partir de moi-même, l'espérance m'est donnée. J'espère en la Résurrection du Christ, j'espère le Royaume de Dieu. Et, à partir de là je regarde mon présent et j'essaie de l'ajuster.

Il faut donc apprendre à lire l'histoire en commençant par la fin. Du reste, c'est ce que la liturgie de l'Église nous invite à faire chaque année dans le temps dans lequel nous venons d'entrer, le temps de l'Avent. Toutes les lectures liturgiques du début du temps de l'Avent nous projettent vers la fin des temps : il arrivera dans les derniers temps que... dans les derniers jours que... à partir de là, regarde ton présent et apprends à espérer. Apprendre à lire l'histoire en commençant par la fin, cela nous aiderait dans tous nos projets éducatifs de travailler ainsi. De temps en temps, nous devrions nous poser et réfléchir à l'espérance que nous donne la foi. À partir de cela, nous pouvons regarder ce qu'il faut changer.

J'ajoute qu'il faut non seulement apprendre à lire l'histoire en commençant par la fin, mais il faut aussi apprendre à **lire l'histoire sans négliger l'histoire des vaincus**. C'est une thématique qui a été beaucoup développée par un grand penseur juif du début du XXe siècle, Walter Benjamin, l'histoire de ceux qui ont perdu. Quand on enseigne l'histoire, on sait bien qu'il y a la grande histoire, celle des vainqueurs, celle qu'on a l'habitude d'apprendre, celle qui compose le récit dominant, et puis il y a l'histoire des vaincus, ceux dont on ne parle pas ou qui passent rapidement à la trappe de la grande histoire.

Pour l'éducation, c'est quelque chose de très important. L'histoire des vaincus, ce n'est pas simplement une histoire à la grande échelle des peuples, c'est aussi une histoire à la petite échelle des personnes qui l'ont vécue. Il faut apprendre à lire l'histoire sans négliger l'histoire des vaincus.

Je vous donne un petit exemple. Je suis moi-même né en Algérie à l'époque de la colonisation française. Ma famille était une famille très modeste d'ouvriers agricoles, dont le quotidien était plus proche de celui de ceux qui allaient devenir des Algériens que de celui de ceux qu'on appelait les « colons ». Il m'a fallu beaucoup de temps pour comprendre qu'il y a aussi une histoire des vaincus que l'on se découvre soi-même lorsque l'on voit bien qu'on n'entre pas dans la version officielle de l'histoire, parce qu'on fait partie des petites gens qui ne comptent pas.

J'ai fait une expérience assez extraordinaire il y a quinze jours, j'étais en visite pastorale dans les quartiers nord de Marseille, les quartiers qui sont souvent les plus pauvres, là où il y a le plus de trafic de drogues, les mafias, là où vraiment la vie est dure. Durant cette visite, j'ai été invité au Centre Social de l'Estaque pour participer à une après-midi d'échanges et en particulier à un débat sur l'Algérie. Le débat était animé, beaucoup de participants lisaient l'histoire de l'Algérie à partir de leurs origines algériennes. C'était un moment extrêmement important et intéressant. Nous avons regardé un petit film fait par un Algérien qui montrait l'histoire de l'Algérie comme moi je ne l'avais jamais vue. Nous avons ensuite écouté la maire du secteur, d'origine algérienne, qui a présenté le débat à partir de la façon dont elle avait vécu les choses. Et puis nous avons écouté le Consul général d'Algérie, qui a présenté la façon dont le gouvernement Algérien aujourd'hui voit les choses, et un imam sénégalais qui, lui, ne connaissait pas bien l'Algérie, mais a présenté la façon dont l'Islam pouvait lire ce passage de l'histoire. Et moi, j'ai pu présenter une lecture, différente, de la même histoire. Nous avons donc eu un débat particulièrement important.

J'en déduis que pour l'école, c'est très important d'être attentif à l'histoire des vaincus. D'être attentif à ce que chaque personne ne soit pas enfermée dans la lecture officielle de l'histoire, d'être *attentif aux mémoires de chacun, surtout quand ces mémoires ont été blessées*. Ce qui était encore plus beau dans ce débat, c'est qu'à la fin, une fois que nous nous étions raconté « nos mémoires », nous sommes tombés dans les bras les uns des autres, parce que les mémoires blessées, après le temps parfois très long de cicatrisation, restent des mémoires capables d'être sensibles aux blessures des autres. *Ce qui fait que nous étions proches, c'est qu'au fond les blessures de l'histoire avaient infecté nos vies*.

Il nous faut aussi apprendre à **lire l'histoire à partir de nos vulnérabilités**. C'est très important. Ce n'est qu'en assumant nos vulnérabilités et nos faiblesses que l'on trouve le courage de son espérance. On ne donne pas de l'espérance au monde en laissant croire qu'on est très bien, ce n'est pas vrai. Et même l'école catholique doit faire attention à la façon dont elle se présente. Si elle se présente comme le *nec plus ultra*, alors il y a quelque

chose de faux. Elle aussi, elle a ses faiblesses. Elle aussi a ses vulnérabilités, ses erreurs à corriger. Mais c'est en assumant cela que l'on trouve le courage de son espérance. Ce chemin qui vaut pour nos institutions vaut aussi pour les personnes, pour chaque personne.

On a beaucoup dit, dans la lignée de *Laudato Si*, qu'il faut écouter la clameur de la terre. Mais rien ne servirait de s'extasier devant la beauté de la nature si nous ne sommes pas capables de nous indigner lorsqu'une vie est bafouée ! Je le demande à l'école catholique : **garde ta puissance d'indignation**, au lieu de faire comme si tout allait bien. Il faut écouter la clameur de la terre, bien sûr, mais aussi écouter la clameur des pauvres.

Permettez-moi de penser que réalisme et humilité sont nécessaires à l'art de vivre ensemble.

A Marseille, dans certains quartiers, il y a des politiciens qui viennent de temps en temps, surtout au moment des campagnes électorales, dire aux gens que « même si le quartier est difficile, il faut vivre ensemble ». Mais eux, quand ils ont fini leur discours, ils retournent chez eux où ils sont tranquilles. *L'art de vivre ensemble demande beaucoup d'humilité* et demande de reconnaître, dans l'autre, quelqu'un qui porte peut-être une mémoire blessée et qui n'a pas besoin qu'on lui fasse la leçon, mais simplement que nous reconnaissons que nous sommes tous égaux devant les grandes questions de la vie. Tout à l'heure, un intervenant disait à quel point il fallait distinguer le spirituel du religieux, à quel point les religions pouvaient être aussi facteurs d'enfermement. Je l'ai beaucoup expérimenté moi-même, lorsqu'une religion prétend avoir des réponses à toutes les questions et surtout aux questions qu'on ne se pose même pas, elle ne sert pas à grand-chose. L'essentiel, ce n'est pas qu'elle ait des réponses à tout, c'est qu'elle puisse apporter des éléments de réponse aux questions que nous nous posons tous existentiellement, parce que nous sommes tous des humains. Tous, nous nous posons des questions, comme le disait le tout début de la déclaration *Nostra Aetate* du Concile Vatican II : qu'est-ce que la vie ? Qu'est-ce que la mort ? Pourquoi le mal ? Où est le bonheur ? Voilà les questions de la vie ! Et quand je suis dans ces quartiers de Marseille, à grande majorité musulmane, on ne commence pas par dire « que dit le Coran ? Que dit la Bible ? » Non. On commence par réfléchir ensemble aux grandes questions de la vie, celles qui sont communes et auxquelles nous cherchons tous des réponses.

L'une des questions les plus importantes pour les familles, c'est l'éducation des enfants. Là, l'école catholique a un rôle extraordinaire à jouer. Non pas parce qu'elle voudrait endoctriner ceux qui viendraient chez elle, mais parce qu'elle les prend à même la vie, qu'elle répond à la seule ambition des parents qui est que leur enfant ait plus de chance qu'eux dans la vie. L'école catholique, parce qu'elle a mis son espérance dans la fin et non dans les petits projets qu'elle va essayer de réaliser, est capable d'intégrer ce souci des parents, de travailler avec humilité au service de chacun et de faire grandir, de donner des possibilités de grandir.

Ma dernière remarque est que lorsque je regarde l'enseignement catholique de Marseille ou d'Aix, je pense que nous ne pouvons pas, nous ici, ne pas **prendre au sérieux les défis de la Méditerranée**, c'est-à-dire, de cet ensemble plus large dans lequel nous nous trouvons. Je souhaite beaucoup que les directions diocésaines de Marseille et d'Aix travaillent sur les questions méditerranéennes. Mais j'aimerais alerter au moins sur un point.

Quand on parle de Méditerranée en France, on souffre beaucoup trop d'eurocentrisme, comme si c'était l'Europe qui pouvait dire ce que doit être la Méditerranée. Ou bien alors, on souffre de tropisme bilatéral. On se dit : il y a les deux rives, alors d'une rive à l'autre, surtout Alger-Marseille, il faut travailler. Or la Méditerranée a au moins cinq rives, cinq ensembles culturels : l'Afrique du Nord, le Proche-Orient, la partie Slave autour de la mer Noire et de la Mer d'Azov, parce qu'une goutte qui arrive du Dniepr finira un jour à Gibraltar et que nous avons un peu oublié cet ensemble-là. Il y a quatrièmement les Balkans, et cinquièmement l'Europe du Sud. Nous devons essayer de ne pas nous en tenir à une vision euro-centrée, voire des deux rives, mais nous devons écouter ce que les autres voient dans cet ensemble méditerranéen, les projets qu'ils portent, l'espérance aussi qu'ils développent. Il est bon que nous nous ouvrons à la façon dont les autres conçoivent l'espace méditerranéen.

La Méditerranée est un espace qui a 5 rives et au moins **4 défis**.

Le premier défi, c'est **l'immense disparité économique**. Pour avoir voyagé dans presque tous les pays de la Méditerranée, je suis impressionné par cette disparité. Entre les pays et au sein même des pays, comme ici au sein même de Marseille. Tout à l'heure M. l'adjoint au maire disait le travail que fait l'enseignement public pour être proche et disponible pour les enfants des quartiers défavorisés. Il faudrait souligner aussi l'effort que fait l'enseignement catholique, et depuis longtemps, pour être proche des parties de la population marseillaise qui sont les plus pauvres. Ça aussi, c'est quelque chose dont on ne rougit pas, au contraire. Personnellement, je suis très fier de l'enseignement catholique de Marseille. Je l'ai vu en particulier dans les crises, au moment de la pandémie. C'est impressionnant le dévouement des professeurs, du personnel éducatif. Quand je vois ce que vous essayez de faire pour qu'il y ait une solidarité entre des établissements qui sont dans des quartiers plus riches et d'autres dans des quartiers plus pauvres, je suis très fier de l'enseignement catholique ! Nous avons 37 000 élèves dans l'enseignement catholique à Marseille et beaucoup proviennent des quartiers pauvres.

Le deuxième défi méditerranéen, c'est **le flux migratoire**. À Marseille nous le vivons, et nous n'en sommes qu'au début. L'enseignement catholique de Marseille, et je pense qu'on pourrait le dire pour bien d'autres, a fait ce qu'il pouvait faire pour accueillir au fur et à mesure les vagues migratoires. Je pense à l'Ukraine, car il a accueilli un certain nombre d'enfants ukrainiens, mais pas seulement. Pour l'Ukraine, je continuerai à le dire, il faut beaucoup prier, il faut travailler avec eux. Actuellement je suis en train de lancer une

campagne de solidarité diocésaine. Mais il faut reconnaître qu'aujourd'hui, si vous êtes émigrés en France, il vaut mieux être Ukrainien que Soudanais. Parce que, pour les Ukrainiens en France, d'un seul coup on a trouvé des locaux, la SNCF a fait des gratuités ; d'un seul coup tout s'est arrangé. Il y avait une urgence bien sûr, mais d'autres populations ont aussi besoin d'aide, parfois depuis longtemps.

Le troisième défi pour la Méditerranée, c'est **les tensions politiques** graves et déterminantes pour beaucoup d'autres conflits dans le monde : je pense à l'immense ombre portée du conflit Israël-Palestine, ou encore du conflit entre chiïtes et sunnites. Vous avez là des tensions décisives.

Le quatrième défi pour la Méditerranée, c'est bien sûr **la question environnementale**, les dérèglements climatiques et nous n'en sommes qu'au début.

Tout cela nous oblige. On doit prendre la mesure des difficultés d'un ensemble plus large que celui de nos écoles ici. Et il est très important, me semble-t-il, *d'inscrire nos projets éducatifs dans la prise en compte de ces défis de la zone géographique où nous sommes.*

Lorsque j'avais rencontré le Pape François, il y a quelque temps, je lui avais dit : vous voyez, la Méditerranée doit faire face à ces défis, et de même que vous avez fait un synode de l'Amazonie, parce que les questions qui se posent en Amazonie se posent un peu partout dans le monde, peut-être qu'un jour il serait bien de faire un synode de la Méditerranée. Nous essayons d'y travailler. Nous organiserons fin septembre à Marseille des Rencontres méditerranéennes pour avancer dans ce sens.

Je conclus.

Finalement, si je regarde notre enseignement catholique, l'école catholique, je voudrais donner **quelques conseils** ou, en tout cas, **émettre quelques souhaits** :

- D'abord, **soigner l'attention à chacun**, dans sa religion aussi. A Marseille, l'enseignement catholique travaille beaucoup avec l'Institut de Sciences et de Théologie des Religions dont la directrice Colette HAMZA est ici. Il est important d'apprendre aux professeurs, aux acteurs de l'enseignement catholique, quelles sont les autres religions, leur cohérence. Et puis *apprendre cette articulation entre la liberté de croire pour chacun et l'art de vivre ensemble.*
- Ensuite, apprendre **la résistance aux anesthésies de notre temps**. Eduquer aujourd'hui, c'est souvent apprendre à résister. Apprendre aux jeunes comment grandir dans leur liberté de dire « oui » à certaines choses et de dire « non » à d'autres choses ; à résister. Les puissances des médias sont tellement fortes que les anesthésies sont puissantes et que si les jeunes ne voient pas des adultes capables eux aussi de résister, comment voulez-vous qu'eux-mêmes résistent ?

- La troisième chose, c'est entretenir sa **capacité d'indignation**. Travailler toujours pour que l'indifférence n'étouffe pas l'indignation. La pape François le redit souvent, et pour nous c'est très important.
- Quatrièmement : **s'emparer des défis** que j'ai évoqués tout à l'heure et multiplier les liens, nous essaierons de le faire avec le pourtour méditerranéen.
- Et enfin, mais cela passe par tout le reste, **donner le goût de croire**. Car tout ce que je viens de dire s'ancre dans une espérance que la Résurrection du Christ nous indique.

Je voudrais terminer en évoquant Charles de Foucauld, que nous fêtons aujourd'hui, le 1^{er} décembre. Charles de Foucauld peut-il nous aider à comprendre pourquoi l'école catholique est appelée à devenir catholique ? Aujourd'hui nous sommes à une période de l'histoire où il serait bon que les catholiques se convertissent à la catholicité de l'Église. Parce que la catholicité de l'Église n'est pas une étiquette qui dirait : celui-là est protestant, l'autre orthodoxe, l'autre catholique. Non. La catholicité n'est pas une étiquette pour désigner une partie des chrétiens. La catholicité vaut aussi pour les protestants, pour les orthodoxes...

La catholicité, pour l'Église, c'est une vocation, comme la sainteté, comme ces différentes notes du Credo. La catholicité, pour l'Église, c'est quelque chose qui ne se réalisera qu'à la fin. Le salut nous a été donné par la mort et la Résurrection du Christ, certes. Mais tout ne sera récapitulé qu'à la fin. L'Église est appelée à coopérer à cette œuvre de coopération, en développant sa vocation de catholicité par l'annonce de l'Évangile et le dialogue avec tous les hommes et toutes les femmes « de bonne volonté. Et l'école catholique doit prendre sa place dans cette grande mission de l'Église. Elle est une école à vocation de catholicité. Comme le disait Claire Monestès, qui fonda à Marseille la Congrégation des Xavières il y a un peu plus de 100 ans, il s'agit de « tout accueillir pour épanouir ».

Charles de Foucauld, à l'époque de la colonisation, a compris, peut-être avant beaucoup de monde, que la vocation de l'Église, sa mission, c'était la catholicité. Tout au long de sa vie, et surtout depuis sa conversion, il avait fait beaucoup de projets, en lesquels il avait mis beaucoup d'espoir. Mais rien n'avait marché : ni fonder une Congrégation, ni évangéliser le Maroc, rien. Tous ses espoirs avaient été déçus. Mais sur la somme accumulée de ses déceptions avait commencé à grandir, comme disait Charles Péguy, « la petite espérance ». Et cette espérance, nourrie de sa contemplation du mystère du salut, tournée vers la fin, avait fait germer cette petite prière qu'il répétait chaque jour : « Mon Dieu faites que tous les humains aillent au ciel ». En dépit de sa solitude, là-bas à Tamanrasset, en dépit de tous les échecs de sa vie, et même à cause de ce parcours chaotique, était née en son cœur cette espérance. Je vous laisse avec elle, car pour moi elle indique la vocation de l'école catholique, à la catholicité, à l'espérance : « **Mon Dieu faites que tous les enfants que nous accueillons aillent au ciel** » !

Merci.